

flet de ce feu dont brûlait Sapho, et que sa lyre plaintive savait rendre en accords immortels.

Nous tombons bien bas après Rousseau : non pas qu'il ait fait briller à nos yeux la beauté idéale de l'ode et de l'hymne, mais du moins l'art et une savante harmonie ne déplaît point chez lui à défaut de l'essor inspiré d'une imagination libre et sans frein. Cette habile combinaison du rythme disparaît chez ses premiers successeurs, ou ne s'y laisse surprendre qu'à de rares intervalles. Parlerons-nous ici de Lamothe, dont les odes littéraires et philosophiques sont tout ce qu'il y a de plus antipathique à la poésie ? Pensées morales, réflexions sententieuses, préceptes de la raison et de la sagesse, voilà pour lui ce qui anime, ce qui enflamme le poète. Jamais personne n'a mieux que lui

Su proser de la rime et rimer de la prose.

Jamais non plus poète plus prosaïque n'a inspiré des vers plus mauvais que ceux-ci de Bernis, autre ridicule bouffon et plat parodiste de la poésie lyrique :

Plus philosophe que poète,
Il touche une lyre muette.
La raison lui parle : il écrit.
On trouve en ses strophes sensées
Moins d'images que de pensées,
Et moins de talent que d'esprit.

Voltaire lui-même, l'homme prodigieux du dix-huitième siècle, a profané l'ode comme à peu près toutes les choses belles et majestueuses qu'il a touchées. Il a eu le malheureux plaisir de faire servir la poésie lyrique à ses haines, à ses caprices, à sa présomptueuse et satirique ignorance. D'ailleurs il faisait déjà des odes lorsqu'il ne s'appelait encore que *François Arouet, étudiant en rhétorique, et pensionnaire au collège de Louis-le-Grand*. Celles-là et quelques autres qu'il